

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 9 (1871)
Heft: 12

Artikel: Les bons côtés du siège [i.e. siège] de Paris
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181305>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

serrements de cœur ! Toutes se révoltèrent contre les barbares qui sortaient ces pauvres internés de la paille de l'amitié pour les mettre dans les draps du gouvernement.

En vérité, nous comprenons cette indignation, car après tant de douceurs, les soins donnés officiellement doivent paraître bien amers !

Aussi nos aimables sœurs de charité cherchèrent-elles par tous les moyens à dérober leurs malades aux loups ravisseurs : elles les recouvraient de paille, elles les dissimulaient sous des couvertures ou désarmaient l'ennemi par de tendres supplications. Toutes défendirent bravement le terrain pied à pied.

Un beau jour, le temple de St-Laurent se trouva complètement évacué, ensuite d'un convoi de convalescents expédié sur Thonon. Les dames sortirent de cette enceinte lentement, le front penché et la douleur dans l'âme ! Une seule ne voulut pas abandonner son poste. Mais comme un enfant éploré auprès d'une cage ouverte, d'où l'oiseau s'est envolé, son regard se promenait avec tristesse sur cette église déserte et veuve de tout Français !

De temps en temps, elle soulevait la paille du bout de sa bottine cambrée pour s'assurer si peut-être l'administration sanitaire n'avait point oublié quelque petit chasseur d'Afrique.

D'autres malades ne tardèrent pas à arriver ; le temple se trouva de nouveau rempli, et bien des âmes charitables furent soulagées. On usa dès lors envers celles-ci des plus grands ménagements ; les malades ne leur furent retirés que peu à peu, les évacuations en bloc étant décidément trop douloureuses.

L'intérêt que quelques personnes portaient aux ambulances était si grand qu'elles voulurent en avoir la photographie. Nous vîmes un jour l'artiste braquer son instrument sur des groupes de malades arrangés avec beaucoup de goût. Leurs bienfaiteurs et leurs bienfaitrices étaient habilement répartis dans le local et les effets de lumière bien ménagés. La réussite nous paraissait certaine et nous désirerions beaucoup posséder un exemplaire de ce charmant tableau, qui pourra s'ajouter à tant d'autres souvenirs du passage de l'armée de Bourbaki.

Quelques personnes se demanderont peut-être comment cette photographie peut s'allier aux préceptes de l'Evangile qui nous recommande l'abnégation et l'humilité dans la pratique des œuvres de bienfaisance. L'observation serait peu juste. Il est vrai que l'Evangile dit, à cet endroit, que la main droite doit ignorer ce que fait la main gauche, mais il n'a jamais défendu de se faire photographier.

Hier, le personnel de l'ambulance des Terreaux a vu s'embarquer pour la Savoie ses chers et derniers soldats. Avec eux s'en allait toute une vie, toute une sphère d'activité, de dévouement, d'affection, de tendres soins.

La séparation fut cruelle. Plusieurs dames accompagnèrent jusqu'à Ouchy ceux qu'une impitoyable convalescence arrachait à leur infatigable zèle.

Il faut cependant que les cœurs charitables se consolent ; les bonnes œuvres ne sont point condamnées à finir avec le départ des derniers débris

de l'armée de l'Est. Il reste chez nous, parmi nos concitoyens, des ambulances permanentes, des besoins constants et des malheureux non moins intéressants que les victimes de la guerre. Seulement ces pauvres gens ne nous sont point envoyés d'une façon aussi dramatique que les soldats de Bourbaki ; des circonstances émouvantes comme celles auxquelles nous venons d'assister n'attirent point sur eux la pitié générale ; non, les nécessiteux de notre pays, les pauvres honteux surtout, souffrent dans le silence ; ils endurent les privations sans se plaindre et ne crient point leurs chagrins par dessus les toits. Aussi ces pauvres gens sont-ils trop souvent oubliés. La charité vigilante et pratiquée avec discernement les trouvera si elle les cherche ; elle les trouvera dans les mansardes, dans les réduits humides et sombres de nos rues étroites, dans ces pauvres maisons délabrées de nos campagnes, où la bise pénètre à travers les parois disjointes, et où de pauvres enfants couchent trois, souvent quatre dans un même grabat.

Nous ne voulons point dire par là que la charité chrétienne ne fasse rien chez nous ; elle fait énormément, au contraire ; mais nous croyons que le champ est vaste et qu'elle peut faire encore davantage.

~~~~~  
Monsieur le Rédacteur,

Pensant vous faire plaisir, ainsi qu'à vos lecteurs, je vous expédie comme curiosité historique, l'extrait suivant, tiré du journal *l'Ami du peuple*, rédigé par le trop célèbre Marat, n° du 16 janvier 1793.

On dirait que ces lignes ont été écrites par l'auteur, au sortir d'une des séances de l'Assemblée nationale de Bordeaux.

« Aux yeux de l'homme qui pense, la Convention nationale offre le plus scandaleux et le plus affligeant tableau. Au lieu d'y voir des hommes réfléchis écouter en silence des projets de décrets, les analyser avec intelligence, les discuter avec décence, adopter avec zèle ceux qui vont au bien public, et rechercher avec une noble émulation les moyens les plus efficaces de sauver la patrie, d'assurer la liberté, de ramener l'abondance, la paix et le bonheur, on n'y voit que des hommes livrés à leur sottise vanité, agités par mille petites passions ou animés d'un zèle presque toujours aveugle ; s'écouter avec les signes de l'impatience, se répondre avec dépit, s'injurier, se menacer, s'agiter en furieux et faire retentir les airs de leurs cris insensés, tel est le tableau du sénat de la nation, du temple des lois.

» Qu'on y transporte un barbare de l'Amérique ou un habitant de quelque région sauvage et qu'on lui dise : « Voilà les législateurs du peuple français ! il se croira au milieu d'un peuple en démence, dont les furibonds ont été choisis pour faire des lois. »

Agréez, etc.

Un de vos abonnés.

~~~~~  
Les bons côtés du siège de Paris.

M. Eugène Bersier a publié sous ce titre, dans la *Revue chrétienne*, pendant le siège de Paris, des ré-

flexions très intéressantes auxquelles nous empruntons ces quelques passages :

« Rien dans l'histoire des temps modernes ne peut être comparé à l'effondrement de la France, si ce n'est l'anéantissement presque complet de la Prusse en 1806. A cette date, la puissance qui étreint aujourd'hui la France fut réduite à six millions d'âmes et à une armée régulière de quarante mille hommes, et ces débris des Etats de Frédéric II n'avaient pas même un caractère d'unité compacte. On sait cependant si la Prusse s'est relevée grâce aux efforts de ses patriotes de génie, les Stein, les Hardenberg, qui conçurent et réalisèrent le projet de fonder la grandeur future de leur pays sur la double base de l'instruction et d'une armée nationale. Cet exemple doit donc encourager la France dans cette heure troublée ; elle peut sortir de cette épreuve plus grande et plus forte, si, laissant la forfanterie et l'infatuation d'elle-même qui l'ont perdue, elle entre résolument dans la voie de la régénération.

» A ce point de vue, le siège de Paris n'aura pas été inutile. Le premier résultat de l'investissement, c'est le fait que, pour la première fois depuis des siècles, la population parisienne s'est trouvée pendant plusieurs mois seule en présence d'elle-même et sans un élément étranger. Elle s'est sentie comme une famille dont la maison aurait été longtemps envahie par des usurpateurs, et qui, délivrée enfin de leur présence, peut se voir et se compter.

On avait fait de Paris le centre de tous les plaisirs et de toutes les corruptions ; c'est là que se dépensait le produit de tous les agiotages, de toutes les spéculations honteuses du marché européen ; c'est là que se donnaient rendez-vous tous les fils prodigues en quête de plaisirs et d'amours vénales ; c'est là que l'enfant royal de la très puritaine Angleterre étonnait ses compagnons de plaisir par le dévergondage de ses allures et que le czar de toutes les Russies, le chef de la sainte église orthodoxe, venait se délasser de ses soucis en écoutant la musique d'Offenbach. Tout ce monde de joueurs et de joués, de souverains et de valets, de grands seigneurs et de courtisans encombraient les boulevards, les promenades des théâtres, et comme ils payaient bien, ils trouvaient parmi les Parisiens les pourvoyeurs de leurs plaisirs. On leur créait une littérature, une musique, un art dramatique à leur choix. Des nudités sur la scène, des journaux pleins de cancan du demi-monde, des romans qui n'étaient que la peinture chargée des vices à la mode, voilà ce qui passait pour la dernière expression de l'esprit français.

Etait-ce l'étranger qui corrompait Paris ? Etait-ce Paris qui corrompait l'étranger ? Les autres nations accusaient Paris, Paris répondait mollement, car au fond il trouvait son profit à entretenir cette débauche dorée ; Paris était donc le grand coupable, c'était ce que répétaient dévotement des journaux anglais, allemands ou russes, dont les lecteurs oublièrent qu'eux-mêmes avaient jeté leur gourme en France et y avaient marqué leur passage par tout autre chose que des austérités. Cette conviction avait fini par gagner les Parisiens eux-mêmes ; ils

commençaient à croire que tout chez eux allait à la dérive, qu'il n'y avait plus ni vie de famille, ni saines habitudes, ni foi, ni morale. Comment auraient-ils pu se renseigner à ce sujet ? Pour se connaître, il faut se rencontrer, or, comme la vie municipale n'existait plus, comme nul lieu n'unissait les hommes de la même ville et du même quartier, comme il n'y avait de points de contact possible, en dehors des réunions de plaisir, que dans des sociétés scientifiques ou religieuses, et et cela sous l'œil vigilant et paternel de la préfecture, nulle solidarité ne reliait plus les habitants de la grande cité ; absolument étrangers les uns aux autres, ils n'étaient en face du pouvoir central qu'une poussière d'individualités. S'ignorant eux-mêmes, ils étaient tentés d'accepter de confiance les jugements qu'on publiait sur leur ville et de penser que le scepticisme y avait presque tout flétri.

Eh bien ! le siège arrive, l'investissement s'établit, rigoureux, implacable ; tous les étrangers ont disparu. Cette population isolée est en face d'elle-même ; ces hommes jusque-là séparés peuvent se rapprocher, échanger leurs pensées dans des réunions improvisées ; et il arrive que ces esprits se comprennent, que ces cœurs se rapprochent, il arrive que tous vibrent aux mêmes accents de patriotisme, et que les appels faits aux meilleurs sentiments de l'âme humaine trouvent chez tous un vivant écho. Ces hommes causent entre eux, délibèrent de leurs intérêts communs, et comme en ces temps de péril général le cœur s'ouvre vite et la sympathie naît rapidement, ils s'aperçoivent qu'après tout ils aiment leur foyer, leurs femmes et leurs enfants, et que tous s'unissent dans une même répulsion pour le régime dégradant dont la France est enfin délivrée. Paris, le vrai Paris enseveli sous une triple alluvion d'influences étrangères, s'est enfin retrouvé ; il s'est aperçu qu'il est autre chose qu'une ville de plaisir et qu'un caravansérail ; la cité ressort comme exhumée du milieu des cendres qui l'étouffaient, et cette cité, dont on faisait la corruptrice du genre humain, tressaille à toutes les voix qui lui parlent de devoir, d'honneur et de vertu.

HISTOIRE

Fribourg cesse d'être autrichienne

Amédée VIII, le plus célèbre des anciens princes de Savoie, après le petit Charlemagne, fut surnommé à cause de sa prudence « le Salomon de son siècle. » Duc de Savoie de 1391 à 1434, ensuite ermite pour la forme à Ripaille, il fut nommé pape au concile de Bâle sous le nom de Félix V (1439) ; mais au bout de dix ans il abdiqua à Lausanne et échangea la tiare contre le chapeau de cardinal et la mitre des évêques de Genève, qu'il réussit à transmettre à son petit-fils, âgé de 8 ans, et à plusieurs princes de sa famille.

De Lausanne, où il aimait à faire sa résidence et qui lui dut la fondation du couvent de Saint-François, comme Vevey la fondation de celui de Sainte-Claire, Amédée jetait des regards de convoitise sur Fribourg, ville dépendante de l'Autriche, mais entièrement isolée au milieu d'un réseau de villes et de châteaux dévoués à Berne ou à la Savoie.

Après bien des agitations et des troubles sanglants,